Aide à la prédication
Dimanche 2 novembre 2025
Genèse 8, 18-22 ; 9, 12-17

Jean-Matthieu Thallinger
Consistoire de Riquewhir

Noé sortit
« Noé sortit » : il fait un premier pas, *un petit pas pour l'homme, mais un grand pas pour l'humanité,* qui se voit offrir un nouveau commencement. Pourtant, nous qui sommes de l'humanité d'après le déluge, nous ne pouvons que constater que le projet de régénération de l'humanité, expurgée du mal, a échoué.
À moins que, dans une lecture non plus chronologique, mais existentielle, le déluge soit l'épreuve que chacun de nous ait à traverser ?

Quel est le premier acte accompli par Noé en sortant de l'arche ?
Il construit un autel pour rendre grâce à Dieu.
Puis il y accomplit un holocauste. L'objet des holocaustes était d'apaiser le courroux de Dieu, de se réconcilier avec lui : *« le sacrificateur brûlera le tout sur l'autel. C'est un holocauste, un sacrifice consumé par le feu, d'une agréable odeur à l'Éternel »* Lévitique 1,9.
Que fait-il tout de suite après ?
Il plante une vigne, découvre la vinification, se saoule au point d'en perdre connaissance, non sans avoir exposé ses fils à un « nude » sans leur consentement.
Je ne sais pas ce que feront les paroissiens après leur culte, mais l'exemple de Noé, sauvé des eaux pour finir noyé dans son verre, ouvre des perspectives à notre imagination.
Quoi qu'il en soit, il n'avait pas bien belle mine *« l'homme juste et intègre qui trouva grâce aux yeux de Dieu »* (Genèse 6,8).
À sa décharge, Noé avait de qui tenir, ayant été fait à l'image de Dieu.

« Du Dieu ravi au Dieu qui se ravise »
L'expression est de Jean-Pierre Prévost (« Dieu, 26 portraits bibliques ». Bayard).
Il relève que le Dieu du *« tout est bon »*, du premier chapitre de la Genèse, ravi de sa création au 6e jour, se ravise et décide d'annuler purement et

simplement l'être humain, mais aussi l'ensemble du monde animal, sommet de son œuvre créatrice.
6 L'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il fut affligé en son cœur. 7 Et l'Éternel dit « J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai créé, depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles, et aux oiseaux du ciel ; car je me repens de les avoir faits. »
(Genèse 6, 6-7)

Dieu aurait-il expérimenté la vinification avant Noé ? Comment comprendre sa perte de contrôle ?
La versatilité de Dieu ne s'achèvera pas avec ce seul revirement, puisque deux chapitres plus loin, il opère une nouvelle volte-face : *« L'Éternel sentit une odeur agréable, et l'Éternel dit en son cœur :* je ne maudirai plus la terre, à cause de l'homme, parce que les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse ; et je ne frapperai plus tout ce qui est vivant, comme je l'ai fait *». (Genèse 8, 21).*

C'en était fini de la peur de Dieu, pourrions-nous nous dire. Le même esprit qui souffla sur Robert Badinter en 1981 aurait-il soufflé sur le rédacteur final du récit du déluge dans la Genèse ? Le dieu des armées s'était désarmé.

Pas tout à fait encore. Il opérera un nouveau revirement dans le livre de l'*Exode,* lorsque le peuple hébreu s'adonnera à une orgie lors de l'épisode du *Veau d'or*. Dieu se laissera encore une fois déborder par la colère : *« Maintenant, laisse-moi ; ma colère va s'enflammer contre eux, et je les consumerai ; mais je ferai de toi une grande nation » (Exode 32, 10)*

Moïse saura le convaincre de suspendre son bras vengeur avant de se laisser aller à son tour à une fureur génocidaire. On tourne en rond.
Peut-être que toutes ces figures, Noé, Moïse, Dieu lui-même, avaient placé un idéal trop haut, ce qui fatalement les menait à la désillusion, à l'aigreur, à la colère.
Comme l'écrivait Dietrich Bonhoeffer *« la réalité n'est pas idéale, la communauté n'est pas idéale ; les personnes sont encore moins idéales ! Ce n'est pas une découverte agréable, au contraire. Mais la désillusion est importante »* (dans « De la vie communautaire »).

Avec tout ce qui se passe aujourd'hui !
Qui n'a pas dit ou entendu cette phrase ? Avant-hier encore, à la caisse du supermarché, une cliente et la caissière s'en donnaient à cœur triste en égrenant tout ce qui est pire maintenant qu'hier. Hier, j'ai reçu la même citation lors de la fête paroissiale, avec le regard complice et entendu qui ne prêtait pas à discussion.

Cette expression *« avec tout ce qui se passe aujourd'hui »* me semble à la fois juste et fausse. Juste, car on peut évidemment regretter beaucoup de

ce que les actualités nous dispensent, on peut s'attrister que la justice demeure un horizon inatteignable. Mais est-ce d'« aujourd'hui » ?
On pourra toujours chercher, et trouver, la statistique adéquate pour renforcer son opinion : relever l'augmentation du nombre de cancers en 2025 par rapport à 2024, en omettant de signaler que le dernier mort de la variole date de 1978, alors que celle-ci tua quelques centaines de millions de personnes dans l'histoire, n'épargnant pas les puissants, comme Louis XV ou Pierre II de Russie.
Relever que le nombre de conflits armés dans le monde a augmenté de 20% entre 2010 et 2024, mais ne pas relever que le nombre de morts annuels dans ces conflits a été divisé par deux ou trois sur la même période, selon ce qu'il nous plaira de vouloir démontrer.
Les comparaisons ont rarement du sens.

Jésus disait : « *Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même à l'avènement du Fils de l'homme. Car, dans les jours qui précédèrent le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et ils ne se doutèrent de rien, jusqu'à ce que le déluge vînt et les emportât tous : il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme. (Matthieu 24, 37-39)*

Et Érasme, s'inspirant probablement de Jésus, écrira, dans « Les colloques d'Érasme » : : « Les *hommes font aujourd'hui ce qu'ils faisaient à la veille du déluge : ils boivent, mangent, font bonne chère, se marient, courent les filles, achètent, vendent, prêtent et empruntent à des taux usuraires, bâtissent. Les rois font la guerre, les prêtres s'appliquent à augmenter leurs revenus, les théologiens inventent des syllogismes, les moines courent le monde, le peuple s'agite, Érasme écrit des* Colloques*. Bref, aucun fléau ne nous est épargné : la faim, la soif, le brigandage, la guerre, la peste, la sédition, la rareté du bien. Tout cela n'annonce-t-il pas que la fin du monde approche ? »*

Alors, *rien de nouveau sous le soleil* ?

Relevons le contraste entre le constat qui est fait par les rédacteurs de la Genèse qu'aujourd'hui comme hier, comme demain, « *les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse »,* l'homme ne change pas. Mais Dieu change : « *je ne frapperai plus tout ce qui est vivant, comme je l'ai fait ».*
N'est-ce pas la pointe du récit du déluge ?
Avant le déluge, nous avions un Dieu génocidaire qui n'envisageait que le salut pour les hommes justes, désormais il promet que les injustes seront justifiés, en dépit de leurs injustices.
L'histoire du déluge est la mise en scène de l'invention de la grâce. Sans la grâce, l'humanité ne pourrait pas subsister. *« Si tu gardais mémoire des fautes, Seigneur, qui subsisterait ?* (Psaume 130, 3).

Un récit mythologique

Le thème du déluge s'inscrit dans le registre mythologique, en ce qu'il met en scène le mystère des méandres de la condition humaine, oscillant entre pulsions de mort et forces de vie. Ces motifs se retrouvent dans la plupart des civilisations, traduisant une réflexion universelle sur la fragilité de l'existence et la possibilité d'un recommencement.

Dans la tradition hindoue, l'ordre du monde repose sur un équilibre entre les puissances destructrices, incarnées par Shiva, et les forces vitales, représentées par Vishnu. Cette dialectique se manifeste notamment dans le *Mahabharata*, où Manu, le premier homme, est averti par Matsya, avatar de Vishnu sous la forme d'un poisson, de l'imminence d'un cataclysme. Sur son conseil, il construit une embarcation qui lui permet d'échapper à la submersion.

Dans la mythologie grecque, Deucalion et Pyrrha survivent au déluge envoyé par Zeus pour punir l'humanité. Prévenus par Prométhée, ils se réfugient dans une caisse en bois avec leurs enfants et un couple de chaque espèce animale, assurant ainsi la continuité de la vie.

Le zoroastrisme, à travers l'*Avesta*, évoque quant à lui une série d'hivers meurtriers menaçant toute forme de vie. Le dieu Ahura Mazda révèle à Yima, homme juste, la venue de la catastrophe et lui ordonne de construire une caverne pour y préserver les meilleurs représentants des humains, des animaux et des plantes. Yima devient ainsi le sauveur chargé de régénérer la vie après le désastre.

Dans le *Popol Vuh* maya, les dieux provoquent également une inondation : les êtres façonnés en argile sont détruits, tandis que ceux créés à partir du maïs sont épargnés, devenant les ancêtres de l'humanité actuelle.

Des traditions analogues se rencontrent encore en Scandinavie, chez les peuples amérindiens, en Australie, sur l'île de Pâques, en Lituanie, en Chine et dans de nombreuses autres cultures. Ces récits cosmogoniques, tout en variant dans leur forme, expriment une même interrogation sur la destruction et la recréation du monde, et sur la permanence de la vie au sein du chaos.

Enfin, en ce qui concerne le récit biblique, celui-ci trouve probablement sa source dans l'épopée sumérienne de Gilgamesh.

Gilgamesh, roi d'Uruk, est en conflit avec les dieux. Ceux-ci lui envoient Enkidu, un être sauvage pour le contrer. Lorsque les deux s'affronteront, leur combat se transformera en reconnaissance mutuelle : chacun reconnaissant en l'autre son égal. De cette rencontre va naître une amitié exceptionnelle, souvent décrite comme la première grande amitié de la littérature mondiale. Enkidu humanise Gilgamesh. Gilgamesh civilise Enkidu. Les dieux puniront les deux hommes en faisant mourir Enkidu. Le récit pointe cette vérité universelle : la mort est le corollaire de la vie véritable. Dévasté par la mort d'Enkidu, Gilgamesh se lancera à la recherche de l'immortalité. Au cours de sa quête, il rencontrera Outanapishtim, le survivant d'un déluge. Ce dernier lui raconte que les dieux avaient décidé de détruire les humains au moyen du déluge, car ils ne supportaient plus le bruit qu'ils faisaient. Les dieux anciens étaient, semble-t-il, bien

susceptibles. Et ils étaient aussi divisés. Ainsi Ea, le dieu des eaux douces, avertit Outanapishtim de la décision des dieux et lui ordonnera de construire un bateau pour sa survie et celle de toutes les espèces vivantes.
Outanapishtim construira le bateau selon les mesures qu'on lui a indiquées. Avec sa famille et ses biens, les artisans qui l'ont aidé et les animaux, il monte dans le bateau.
La grande déesse Ishtar, prise de pitié, regrette la décision génocidaire et, après un mois, le déluge cessera, le bateau échouera sur le mont Nitsir.
Outanapishtim enverra alors une colombe, une hirondelle et un corbeau, pour voir si les eaux avaient baissé. À la fin, Outanapishtim recevra, en récompense de la part des dieux, le don de l'immortalité.

La fixation de la version biblique du déluge date probablement de la période de l'exil babylonien, ou peu de temps après celui-ci. Et, comme l'histoire de la tour Babel, il réinterprète les récits au regard de l'expérience de l'exil.
Babel dénonçait une vision uniforme et totalitaire du monde, des rapports de pouvoir, valorisant la diversité. Le récit hébreu du déluge, quant à lui, porte aussi la critique et le dépassement de la tradition sumérienne. Alors que Gilgamesh et Outanapishtim racontent une catastrophe décidée presque par caprice ou par ennui des dieux, le récit biblique insiste sur la justice et la miséricorde de Dieu.
La fin du déluge ne marque pas seulement la survie physique, mais l'instauration d'une alliance durable entre Dieu et la création. L'arc dans les nuages devient le signe visible de cette promesse : jamais plus une destruction totale de l'humanité. Alors que, dans l'épopée mésopotamienne, la survie d'Outanapishtim conduit à l'immortalité.
La Bible introduit la fragilité humaine, mais aussi la grâce divine comme condition de la vie continue.
Ainsi, le récit hébreu transforme un mythe de catastrophe universelle en une réflexion sur la responsabilité humaine, la justice de Dieu et la promesse de miséricorde.

Une autre pointe de la tradition biblique du récit du déluge est qu'il y introduit un thème nouveau : l'alliance.

Dieu s'engage
Ce n'est tant Noé qui fit un grand pas pour l'humanité, que Dieu qui fit un grand pas vers l'homme. Il n'est plus la figure en surplomb qui tire les ficelles, ni même la divinité émue par la souffrance humaine. Il choisit d'établir une relation partenariale avec l'homme.
Une alliance, autrement dit « un testament ».
Il scelle cet engagement par l'arc-en-ciel. L'arc-en-ciel a deux particularités : il est visible par tous à des angles de vue différents, et il ne peut être la possession de personne, personne ne peut ni l'attraper ni le produire.

Il serait cependant désespérant peut-être que de se dire : « bon, ben le mal est dans le monde, Dieu a choisi de baisser les bras devant le mal, s'il ne

liquide plus les méchants, il n'y a plus qu'à se débrouiller pour survivre par soi-même. Et puisque, de toute façon, je ne serai pas puni… je n'ai qu'à faire comme tous les autres ».
Mais ce n'est pas fini.

Parce qu'il y a encore le troisième mouvement :

Le premier mouvement était celui du dieu archaïque : le moloch qui choisit d'éliminer l'humanité mauvaise.
Le second mouvement, celui du Dieu de Noé, puis d'Abraham qui abandonne la violence et s'engage vis-à-vis de l'humanité. Il substitue le sacrifice animal au sacrifice humain : par l'holocauste au début de notre récit, par le bélier qui prendra la place d'Isaac sur l'autel du mont Moriah.
Le troisième mouvement sera celui du Nouveau Testament, la nouvelle alliance. Cette fois, c'est Dieu lui-même qui se substituera à la victime humaine ou animale pour marquer la fin définitive du sacrifice.
L'épitre de Pierre fait ce lien entre l'alliance en Noé qui préfigurait déjà celle en Jésus-Christ : « Christ aussi a souffert une fois pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu ; il est allé prêcher aux esprits en prison, qui autrefois avaient été incrédules, lorsque la patience de Dieu se prolongeait, aux jours de Noé, pendant la construction de l'arche, dans laquelle un petit nombre de personnes, c'est-à-dire huit, furent sauvées à travers l'eau. Cette eau était une figure du baptême qui maintenant vous sauve, vous aussi, par la résurrection de Jésus-Christ » (1 Pierre 3, 18-21).

Pour l'auteur de l'épitre, le déluge est la métaphore du baptême et Jésus le nouveau Noé. Lorsque nous sommes nous-mêmes soumis à notre propre violence, Dieu nous envoie le déluge, nous rappelle l'eau de notre baptême pour purifier en nous ce qui est violence, haine, désir de mort, rancœur.
Et il continue de le faire aujourd'hui. Pour que chaque génération continue de lutter contre le mal et la violence pour que chaque génération trouve de nouvelles catégories de sacrifiés qui sont libérés : ce furent les esclaves à partir du XVIIIe siècle, l'extrême pauvreté et les enfants au XIXe, les femmes battues, les enfants battus, les personnes homosexuelles aujourd'hui.

Le déluge nous rappelle qu'il est toujours possible de recommencer à zéro. Lorsque tout semble englouti, la vie trouve toujours un passage, un recommencement.
Et peut-être est-ce cela, notre vocation : sortir de l'arche, encore et encore. Chaque fois qu'une violence est vaincue, qu'une injustice recule, qu'un être humain relève la tête, c'est une nouvelle sortie de l'arche.
Chaque libération, chaque geste de paix, chaque pardon ouvre une brèche dans le déluge des ténèbres. L'alliance de Dieu avec Noé n'est pas un souvenir ancien : elle se rejoue à chaque époque, chaque fois que la haine, la peur ou l'indifférence reculent.
Et l'arc-en-ciel brille encore, comme pour rappeler que, tant que la terre durera, Dieu tiendra parole.